

Alice
MASSAT

PREMIER RÔLE

roman

DENOËL
Extrait de la publication

Premier rôle

DU MÊME AUTEUR

Le Ministère de l'intérieur, 1999, Denoël.

Les Forces de l'ordre, 2001, Denoël.

Le Code civil, 2003, Denoël.

Alice Massat

Premier rôle

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2008

Extrait de la publication

*À César et Richard Morgiève
À François Gladel*

Merci à Florence Robert

Parfois je pense à elle sans m'en apercevoir, parfois tout le temps. Les traits d'une passante, d'un enfant ou d'un chien. Je me souviens d'elle à l'école maternelle, je revois ses manières, son air de rien du tout, sa taille de naine.

Le premier jour d'école, je me perds dans un monde du même âge que moi. Nous ne parlons pas encore comme les grandes personnes. Nous nous réunissons autour de femmes blondes habillées de blouses roses qui se distinguent par leurs motifs, papillons ou pompons. La plus grande d'entre elles monte sur une estrade. Elle colle son index sur sa bouche maquillée. Le vernis de son ongle est de la même couleur que son rouge à lèvres. Elle émet plusieurs chuintements continus. Ses yeux cernés du strass de ses lunettes carrées parcourent un cahier. Elle va citer nos noms, on lèvera le bras puis on la rejoindra.

Mon nom, je le connais, Raquel Moss, Raquel Moss, je me le répète. Le brouhaha s'atténue à mesure que ma voix intérieure s'affirme. J'espère franchement être appelée en

premier même si j'ai peur de m'extirper du groupe. Mais la blonde convoque :

— Albinette, Thérèse.

Le bras se dresse. La fille se dirige vers les adultes roses. Nous la suivons des yeux. Elle montre l'exemple, je suis médusée. Sa figure : la mienne. Ses cheveux : les miens, mêmes boucles, même longueur. D'accord, leur couleur semble un peu plus foncée mais sa carnation claire illumine leurs reflets. Ses yeux brillants aussi. Ils ne fixent rien. Un calme impavide la distingue des autres, et sa petite taille.

L'appel se poursuit, mais je n'entends plus rien. Je me retrouve seule dans le préau désert. Pareils à des reptiles, les enfants ont gagné des trous dissimulés. Je suis là, silencieuse. La blonde m'a nommée, semble-t-il. Où se sont dirigés ceux que j'avais rejoints? Je me serais perdue sans m'être déplacée? Les portes fermées ne m'en disent pas plus, quand, du grand escalier, la maîtresse apparaît dans sa blouse à pompons. Elle saisit mon bras et le serre tout le long du corridor aveugle. Elle marmonne en boucle :

— Elle est à moi celle-là, elle est à moi celle-là.

Elle ouvre une porte, me projette dans la pièce. Puis elle se dirige elle-même vers l'estrade. Derrière tous les enfants qui me tournent le dos, je retrouve Thérèse. Elle me dévisage. Je m'approche et je scrute depuis ma hauteur les racines foncées de ses cheveux frisés. Une raie les sépare, irrégulière et blanche, le blanc du cuir chevelu qui recouvre les crânes.

Des œufs durs mayonnaise, ensuite deux pommes de terre et deux poissons panés, pour le dessert deux petits-suisseurs au sucre en poudre. Chez moi, ce que je mange arrive toujours par deux. Pareil pour ma sœur. Nous prenons nos repas assises face à face. Nos couverts sont disposés symétriquement. Seule la couleur des assiettes change par roulement. Je sais que ma mère aime ce qui vient par paires. Elle se procure la plupart des objets en double, mis à part les vêtements qu'elle préfère recycler pour ne pas gaspiller.

Pour aller à l'école, je suis fière de porter l'ancien tablier de ma grande sœur, Karen. Le groupe auquel j'appartiens s'appelle ma classe. Nous commençons à nous familiariser. Sans parler des garçons qui s'amusent entre eux, un comité de filles s'est constitué. Nous arborons chacune sur nos blouses une broche montée d'une coccinelle en matière plastique. La boulangerie les vend. À force d'insister, les parents veulent bien nous les offrir avec le pain au chocolat. Thérèse n'en a pas.

C'est elle qui entreprend de nous rassembler toutes afin de comparer les différentes broches. Elle nous explique qu'elles ne sont pas solides, et se cassent comme ça :

— La coccinelle tombe.

D'un geste, elle démonte celle que porte Sybille, tout en la rassurant.

— Je sais les réparer, mon père est bijoutier. J'en ai plein chez moi de ces cochonneries. Ce sont des breloques, elles se cassent toutes seules. D'ailleurs, pas toujours belles, la couleur varie selon chaque modèle. Je m'y connais, voyez,

je peux même vous dire que la plus précieuse, c'est celle de Raquel.

Je rougis au moment où elle prononce mon nom. Tous les regards se portent sur la coccinelle épinglée sur mon cœur. Je la pince de mes doigts. Je ne remarque pas ce qui la différencie de celles des autres. Mais le ton de Thérèse, son arrogance de naine et sa certitude nous hypnotisent. Alors, elle a raison.

Elle me dévisage sans sourire, ni rien. Une neutralité carrément inhumaine. Aucun visage ne peut être dénué d'âme!

Ma sœur est expressive. Avec sa moue elle parvient à se faire comprendre. Pourtant elle sait très bien parler, même lire. Elle a toujours beaucoup de choses à raconter à ma mère qui l'écoute. Je l'écoute moi aussi, mais elle n'aime pas ça, elle me fait des grimaces, parce que je l'agace.

Thérèse gesticule dans la cour de l'école. Je surveille les autres. Ils courent, et parlent fort. Debout contre le mur, je me tiens à l'écart. L'observation m'évite d'entrer dans le spectacle. Enfin, c'est ce que je crois, parce qu'un garçon s'approche.

— Toi, tu es dans quelle classe? Tu sais jouer à chat?

Je ne lui réponds pas. Le type porte un short et un tablier vert. Il me tire par la main, m'entraîne vers les autres, me lâche, et mon élan me flanque contre leur groupe. Ils me repoussent aussi, et le sale type en short me retombe dessus.

— Je m'en occupe, il crie.

Les autres se dispersent. Il me plaque sur le mur.

— Maintenant déculottée!

Il soulève ma robe. Au lieu de réagir, je m'interroge sur ce que cachent nos culottes. Les silences des adultes sur le sujet sont clairs, ils en disent plus long que leurs paroles vaseuses. Tout le monde a compris que les derrières des filles sont comme ceux des garçons, mais j'éprouve quand même le besoin de me planquer. S'ils me découvraient, ils me croiraient des leurs. Je me fige tout en luttant vigoureusement. Mes muscles se contractent pour tenir mes habits. Les autres se disposent en cercle autour de nous. Je résiste toujours, quand Thérèse avance, tranquille, devant tout le monde.

Elle fixe mes yeux de son expression vide. Je me mets à pleurer. Je hurle. Je me débats. Je tente de frapper celui qui ne me lâche pas. Je retiens le coton qui menace de céder. Les cris stridents s'échappent de ma bouche inondée, des axes secs en l'air qui se dissipent aussitôt que ma voix s'éteint.

Une blouse rose approche. Elle me libère du type. Je rajuste mon tablier, ma coccinelle. L'institutrice attrape ma main droite brûlante. Nous croisons Thérèse, qui murmure :

— À ta place je ne me serais jamais laissé faire.

Je regarde ses pieds et leurs bouts arrondis. Je reste silencieuse. La maîtresse me reconduit dans la classe déserte. À ma place, cette fille?

Ma place est où je vais. Chez moi, j'en ai plusieurs qui me sont réservées, même quand je n'y suis pas. Par exemple, mon lit. Parfois je prête ma place dans la salle à manger. On me la rend toujours puisque c'est la mienne. Parfois je tente de prendre celle de ma sœur Karen pour devenir plus grande. Elle m'en empêche, elle hurle.

La cloche retentit. Thérèse est près de moi. La blonde distribue des feuilles polycopiées. Elles sentent une drôle d'odeur, de l'alcool à brûler. L'encre est violette. Les tracés sont dilatés comme sur un buvard. Ils représentent des formes plutôt schématiques. Ce sont elles qui puent. La plupart des enfants reniflent leur odeur. Nous devons regarder les dessins violets.

— C'est la cour de l'école. Vous voyez des enfants à la récréation. Vous encerclerez ceux qui sont seuls de trois tours.

Comment des traits violets pourraient représenter la cour de notre école? Ce doit être la manière étrange de dessiner de l'institutrice. Mais elle a oublié l'arbre seul au milieu qui perd toutes ses feuilles. Les feuilles des arbres ne sentent pas l'alcool à brûler. La feuille qui sent l'alcool à brûler me regarde.

— « Entoure ceux qui sont seuls de trois tours de crayon. »

Ceux de ma classe ont déjà débouché leurs feutres. Je me demande à quoi sert ce jeu, franchement. Je fouille mon cartable. Je dépose mon étui de feutres sur la table. Thérèse caresse la boîte et compte les sept couleurs représentées sur

le couvercle métallique. Elle dit qu'elle sait l'ouvrir. Elle demande si je veux. Je donne la permission. Elle s'exécute et s'extasie devant les feutres alignés et classés selon leurs nuances. J'ai de la chance d'avoir de si beaux crayons-feutres. Je lui propose d'en prendre un pour son exercice. Je présente la boîte comme un plateau précieux. Elle sourit et m'explique qu'elle doit réfléchir pour trouver sa couleur. J'éprouve un grand plaisir d'être admirée pour les objets que je possède.

Thérèse s'empare du rouge. Je choisis le rose. J'espionne son tracé sur la feuille odorante. Elle entoure ceux qui sont seuls de trois tours de traits. L'encre rouge se dépose comme par miracle. Et la pointe du feutre est si douce au toucher. Je regarde Thérèse. Je comprends l'exercice. J'entoure avec un plaisir sensuel les dessins censés représenter ceux qui restent tout seuls. Je pénètre au cœur d'un nouvel univers. Un instant plus tôt, je ne voyais même pas les correspondances entre les dessins trop abstraits polycopiés et la réalité de notre cour d'école. Je remets mon devoir rose et violet à la blonde habillée de rose, comme mon crayon.

Thérèse approche de moi. Elle chuchote à travers mes cheveux bouclés :

— Moi je n'aurai jamais de si beaux crayons-feutres. Mes parents ne peuvent pas en acheter, c'est trop cher.

— Ils ne veulent pas ? je demande.

— Mais non, ils ne peuvent pas. C'est une question d'argent. Ils n'en ont pas assez.

— Ton père est bijoutier, mais il n'a pas d'argent ?

Elle chuchote dans sa main :

— J'avais dit ça pour rire... parce que en réalité mon père est policier.

J'ai des feutres, un cartable, des bottines, un manteau. Je porte les anciens vêtements de ma sœur. Thérèse s'habille aussi des vêtements de sa sœur. Sa sœur est plus âgée que ma grande sœur Karen. Mais un jour, nos deux sœurs ont été des petites. Nous ne les connaissions pas. Nous n'étions pas là. Thérèse soutient que nous étions ensemble. Elle s'en souvient très bien.

— Sinon pourquoi veux-tu qu'on se retrouve ici ?

Je ne lui réponds pas. Ses yeux s'éclairent soudain.

— Je n'oublie jamais rien, nous étions chez les morts.

Thérèse n'oublie rien, mais elle n'a pas grand-chose. Par rapport à elle, je ne manque de rien. Ce dont je ne me souviens pas ne sert à rien. Ce que j'ai admiré sur ma sœur est à moi. Je me mets dans sa peau, et je me trouve grande. Je suis grande et possède davantage d'objets que Thérèse Albinette. Elle s'y intéresse. Elle veut voir mes affaires. Elle les admire toutes. Je n'ose pas regarder sa trousse de crayons. Je pense qu'elle recèle de sales pourritures. Si elle préfère la mienne, c'est que la sienne est moche.

Quelqu'un frappe à la porte. L'institutrice se tait. Elle racle sa gorge et prend une autre voix. Elle commande d'entrer. Une femme en tailleur, collier et mise en plis apparaît dans la classe. L'institutrice nous demande de nous lever.

— Madame la Directrice vient faire connaissance.

Les deux femmes dialoguent en nous tournant le dos. Ensuite, la directrice se promène dans les rangs. Elle parle de l'école, du travail sérieux, de la sagesse de ceux qui deviennent plus tard des personnalités. Les adultes importants ont tous été très sages.

Sa voix reste gentille, comme si nous étions ses petites poupées. Elle circule entre nous. Son odeur la poursuit. Je pense à ma maman, qu'est-ce qu'elle fait maintenant, qui respire son parfum ? Je n'aime pas ces femmes qui ne sont pas ma mère.

Madame la Directrice s'approche de Thérèse. Elle s'exclame devant sa tignasse :

— Oh, mon Dieu ! Quels beaux cheveux, ma chère ! Ils sont magnifiques ! N'est-ce pas, Brigitte, n'est-ce pas ?

L'institutrice avance vers Thérèse et moi. Ses narines se gonflent.

— Ils sont bien jolis... Mais les plus beaux sont certainement ceux de Raquel. Voyez ces boucles brunes et brillantes et souples ! De toute ma carrière, je n'en ai jamais vu de plus beaux que les siens !

La directrice s'empare de mes cheveux frisés. Elle en fait une queue, qu'elle tire de l'autre main. Elle revient sur ma nuque, glisse vers mes oreilles. Ses doigts sont fermes et chauds. Plusieurs cheveux se collent à la sueur de ses mains. J'ai mal, je ne dis rien. Comme elle tire plus fort, mon menton se soulève. Je pourrais voir mon nez si je savais loucher. Quelques enfants me regardent du coin de l'œil. Thérèse, près de moi, se montre indifférente. La

directrice me lâche. Mes yeux sont mouillés. Je sais que je suis rouge.

Ma grand-mère nous emmène au Guignol des Tuileries. Elle aime les marionnettes. Ma sœur refuse de s'asseoir à côté de moi. Pour parler aux autres, elle préfère m'ignorer. Pendant le spectacle, elle se fait des copines. Moi je ne parle pas. Même le jour où Guignol me demande mon nom, et où j'habite, alors? Comme si c'était un fusil, une sarbacane, il me désigne de son bâton de marionnette, celui dont il se sert pour corriger Gnafron.

— Toi là-bas, avec tes beaux cheveux bouclés, tu vas nous dire ton nom!

Je regarde mon pouce. Je ne répondrai pas. Derrière moi, des enfants me donnent des coups de pied. Ils disent :

— Réponds-lui, donne ton nom à Guignol!

Je regarde mon pouce, j'espère qu'on m'oublie. Je lui demande que faire. Le pouce ne parle pas. Ma grande sœur me sauve en se levant d'un bond. Elle crâne.

— Je suis Karen, j'ai six ans et demi, et j'habite à Paris, boulevard Sébastopol.

D'autres enfants s'agitent qui veulent crier leur nom. On me laisse tranquille. Merci ma sœur, merci.

Je suis adossée contre le mur avec mes bottines, mon collant et ma robe chasuble. La salle est jonchée de jeux. Une surveillante me force à m'amuser avec une poupée qui n'a même pas de tête. On voit à l'intérieur de son corps en

plastique. Il est vide, je compresse, il retrouve ensuite sa forme initiale.

Je regarde les autres. Ils touchent le sol avec leurs mains et leurs genoux. Une fille manipule un grand trousseau de clés. Son geste émet une musique étrange et mate. Le choc des clés épaisses en plastique coloré provoque ces sons troublants, que je distingue malgré les bruits environnants. Je ne vois plus les enfants tout autour ventre à terre, je ne vois que la main qui tripote les clés. J'aime son geste éloquent. Je me souviens des adultes quand ils ouvrent les portières des voitures et déclenchent le moteur d'un coup. Les femmes en talons hauts qui sortent de leur sac vernis un gros trousseau orné du porte-clés. Toutes les portes s'ouvrent et les moteurs s'ébranlent sous l'action des clés. Les ouvertures et les démarrages couronnent le plaisir immense de les manœuvrer. Au trousseau de la petite fille à quatre pattes correspondent des objets de plastique coloré, et une grande maison où ils peuvent s'intégrer par le toit percé. Pour les récupérer, il faut ouvrir la porte de la même couleur.

Je suis aimantée par ces correspondances. Je m'approche de la fille. Je fais semblant de parler à ma poupée vide, qui n'a même pas de tête. Je fais aussi semblant de coiffer ses cheveux, invisibles pour d'autres mais pas pour moi.

Je leurre ceux qui m'observent. Je prends confiance en moi. J'ai vu plusieurs filles. Je sais les imiter. On parle à la poupée. Puis il faut la changer. Je n'y trouve nul plaisir, sauf celui de la triche.

Je préfère la maison et son trousseau de clés. Je parle à ma poupée comme une mère à sa fille. Je deviens maman.

— Viens, ma chérie, je vais te mettre une petite robe. Viens, ma chérie, je vais coiffer tes beaux cheveux. Viens, ma chérie, je vais t'emmener faire les courses. Viens, ma chérie... J'ai envie de la bazarder.

Évidemment, la fille au trousseau me regarde. Elle croit en mon théâtre. Elle croit que je suis heureuse avec ce jouet. Elle veut ma poupée. Sans prononcer un mot, elle me tend le trousseau. Je lui donne la poupée vide et décapitée. Je m'empare des clés, la maison, les objets. Je vais pouvoir jouer pour moi seule, sans tricher. Dans ma main, les clés sont grandes et fantastiques. Je vais mettre de l'ordre dans la maison ouverte. Je suis à quatre pattes. Je regarde autour. Thérèse est derrière moi. Elle se tient debout. Ses cheveux frisés filtrent la lumière du jour. Ils forment une auréole autour de sa figure. Mes cheveux ondulés font des vagues sur ma tête. Elle empoigne une mèche, je bascule par terre. Elle approche sa bouche de ma bouche et chuchote :

— Cette maison est à moi, j'y jouais avant toi.

Je ne l'écoute pas, j'arrange mes cheveux. Elle s'empare de mes clés. Je lui conseille d'aller jouer à la poupée. Elle ne m'entend pas, elle ouvre toutes les portes. La cloche retentit. Ça l'interrompt, bien fait.

À la maison, j'énerve quand je claque les portes. Il y en a plusieurs dans notre appartement. J'aime arpenter les chambres des autres et fermer brusquement leur accès d'un

*Composition CMB Graphic.
Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 6 mars 2008.
Dépôt légal : mars 2008.
Numéro d'imprimeur : 70608.*

ISBN 978-2-207-25578-0 / Imprimé en France.

127404

M Alice MASSAT


PREMIER RÔLE

Alice Massat
vit à Paris.
Elle a déjà publié
chez Denoël
*Le Ministère de
l'intérieur* (1999),
Les Forces de l'ordre
(2002) et *Le Code
civil* (2003).

Deux petites filles se rencontrent à l'école maternelle, hypnotisées par leur ressemblance : même visage, même chevelure, même regard... Au fil des mois, se noue entre elles une amitié où la haine le dispute à l'amour, Thérèse étourdissant Raquel de ses manigances flamboyantes et perverses... Elles grandissent ensemble jusqu'à leurs dix ans. Sous l'emprise d'un Dieu mystérieux, Raquel tente de composer avec sa rivale et de surmonter certains pièges de son existence : des parents qui divorcent, une mère qui démissionne. Jusqu'au jour où retrouvant Thérèse devenue femme et comédienne, elle l'affronte pour un ultime duel intime...

Avec ce roman, Alice Massat met en scène de troublants jeux de masques entre fillettes aiguisant leurs premières armes de femmes au cœur de l'enfance. D'une douce et singulière palette, elle ressuscite des pans entiers de nos enfances oubliées, révélant par l'inquiétante justesse de son regard les minuscules postures et impostures de nos existences.

DENOËL
www.denoel.fr

B25578.9  03.08
ISBN 978.2.20725578.0

15 €
Extrait de la publication



9 782207 255780